UN DOCUMENT PROTO-ROUMAIN À CAPIDAVA *

A. RĂDULESCU

La Dobroudja, cette merveilleuse province roumaine d'une inestimable richesse archéologique, située entre le Bas-Danube et la mer Noire, ne cesse d'offrir des surprises — véritables problèmes scientifiques à maintes données inconnues. Elle ajoute chaque jour au trésor de notre histoire nationale de nouvelles et précieuses pièces de culture matérielle. Bon nombre de celles-ci sont conservées de nos jours au Musée d'Archéologie de Constantza.

Parmi les découvertes récentes qui occupent une place à part dans le patrimoine du musée, nous pensons fixer notre attention dans ces pages sur un vase en céramique portant une inscription en caractères grecs. De haute époque féodale, ce vase est une véritable révélation historique et archéologique, épigraphique et linguistique. Il a été trouvé de manière fortuite à Capidava [1], durant l'été de 1967 [2]. Il s'agit d'une jarre de forme tronconique (fig. 1/a—b et fig. 2/a—b), à deux anses et fond plat, aux épaules légèrement arrondies. Elle appartient à la catégorie des amphorettes de vieille tradition romano-byzantine. Selon les apparences, on serait porté à croire qu'elle a été confectionnée dans l'intention de lui appliquer une couche d'émail — technique bien connue à l'époque. Mais un examen attentif prouve qu'il s'agit de l'imitation locale d'une catégorie céramique d'importation. Le rebord, le col dans sa majeure partie et les anses se sont brisés et ont disparu depuis l'Antiquité. Seuls des tronçons de la partie inférieure des anses se sont conservés, portant chacun une protubérance latérale connue sous le nom de console rectangulaire (fig. 1 et 2) [3]. Confectionnée à la tour lente dans une pâte comportant divers ingrédients et du sable fin, la jarre a pris une teinte gris-foncé par suite de la cuisson incomplète. On remarque sur l'un des côtés des taches tirant vers le roux, bordées de suie. Il paraît que le vase gisait dans un âtre, là où il fut découvert par hasard. Malheureusement, les conditions stratigraphiques de cette découverte sont tout à fait obscures. A l'exception de la partie inférieure, ne portant aucun décor, le reste du vase, c'est-à-dire la panse et les épaules, est couvert d'ornements intéressants. Sur la panse,

* Communication à la Conférence Nationale d'Archéologie de Craiova, 17—21 décembre 1969.

[1] Le vase en question a été apporté au Musée d'Archéologie de Constantza et remis à l'auteur du présent article par les citoyens B. Ciocea et Petre Constantin, de l'I.C.H. Constantza. Les deux personnes susmentionnées ont fait cette découverte dans l'angle sud-est de la cité de Capidava, en visitant les lieux au moment d'un voyage de Topalu à Constantza.

[2] Le retard mis par l'auteur à publier cette découverte est dû à des raisons indépendantes de sa volonté. Il tient à souligner cependant l'encouragement sincère et enthousiaste que lui a prodigué Petre Diaconu. L'apport de celui-ci en ce qui concerne la solution de certains problèmes auxquels la présente étude s'est proposée de répondre a été considérable, aussi l'auteur tient-il à lui exprimer une fois de plus sa profonde gratitude.

[3] Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu*, Bucarest, 1967, p. 86. M. Chişvasi-Comşa, *Cîteva date arheologice în legătură cu stăpînirea bulgară în nordul Dunării în sec. IX—X*, dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1961, p. 72. Gr. Florescu, Radu Florescu et P. Diaconu, *Capidava*, Bucarest, 1960, p. 170, fig. 99.

DACIA. N.S., TOME XIV, 1970, pp. 311—323, BUCAREST

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Fig. 1. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

trois bandes sont appliquées symétriquement et les intervalles qui les séparent sont remplis de traits incisés, parallèles mais espacés (fig. 1 et 2).

Le vase dans son ensemble autant que par ses détails typologiques et techniques trouve des analogies sur une vaste aire de civilisation. Et s'il nous faut parler tout d'abord de la Dobroudja — comme de juste — mentionnons que ces analogies suivent le tracé du Danube, attestées à Dinogetia-Garvăn, Hîrşova, Capidava, Axiopolis, Rasova, Păcuiul lui Soare-Dervent,

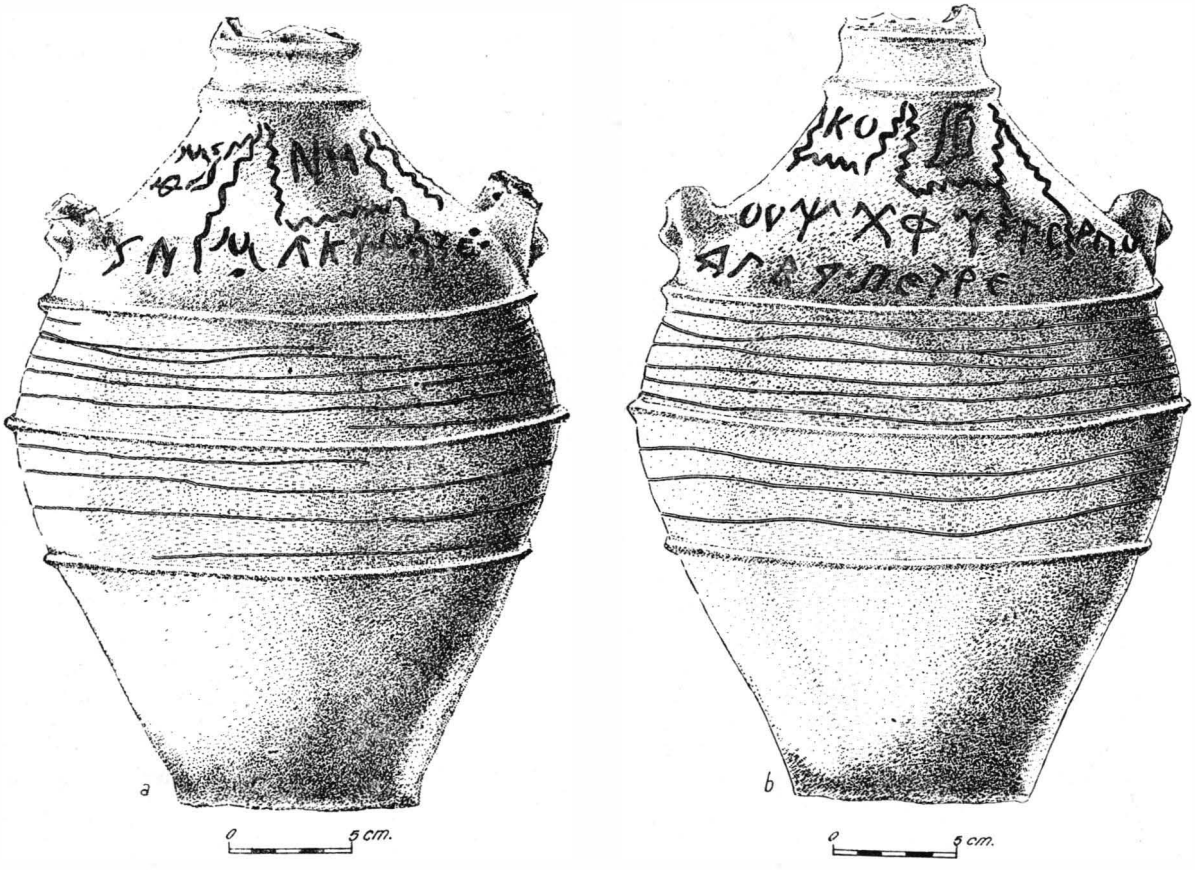

Fig. 2. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

etc.[4]. D'autre part, il est avéré que la Bulgarie, la Yougoslavie, la Moravie et d'autres pays offrent des exemples similaires en quantité. Pour le nord du Danube, région attirant de préférence notre attention, les découvertes des dernières années enrichissent sensiblement l'horizon de cette catégorie céramique. Il importe de signaler pour l'Olténie les jarres en forme

[4] I. Barnea, dans *Dinogetia*, I (monographie archéologique), Bucarest, 1967, le chapitre consacré à la céramique d'importation — *Ceramica de import* — mentionne plusieurs similitudes, p. 239 et suiv., notamment les fig., 163/1, et 165/4, Gr. Florescu, *Capidava în epoca migraţiilor*, dans « Rev. Ist. Rom. », XVI, fasc. VI, p. 333. R. Florescu, dans *Capidava*, I (monographie archéologique), Bucarest, 1958, p. 164, fig. 89 et 91, avec un regard spécial à la p. 170, fig. 99. Pour Hîrşova, le matériel archéologique est encore inédit, déposé au Musée d'Archéologie de Constantza (inf. A. Aricescu). Pour Axiopolis, cf. I. Barnea, *Date noi despre Axiopolis*, dans SCIV, XI, 1960, 1, p. 77, pl. 1/4 et 1/5. Pour Rasova, la récolte céraimique s'est faite en plusieurs reprises, mais sans y procéder à des fouilles ; ni les découvertes plus anciennes, ni celles de date récente n'ont suscité (comme on s'y serait attendu) des fouilles ou tout au moins des sondages dans l'établissement de haute époque féodale situé au sud du village actuel. Pour ce qui est de Păcuiul lui Soare-Dervent, nous détenons nos informations de P. Diaconu.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

d'amphores de Celei [5], celle du même type découverte à Leu (à présent au Musée de Turnu-Severin), ainsi que les deux autres conservées au Musée de Craiova [6]. Nous connaissons depuis longtemps déjà les spécimens intacts ou fragmentaires de Transylvanie, trouvés à Blandiana, Alba Iulia, Cugir, Sînbenedic, etc. [7] Quant à la Munténie, les stations bien connues de Bucov [8] et de Dridu [9] ont contribué à compléter parfaitement l'aire de découverte de ce type de vase sur le territoire actuel de notre patrie. Toutes les données et les traits particuliers signalés jusqu'à présent par les ouvrages spécialisés nous portent à attribuer ce vase à la civilisation de type Dridu [10], appelée aussi balkano-danubienne.

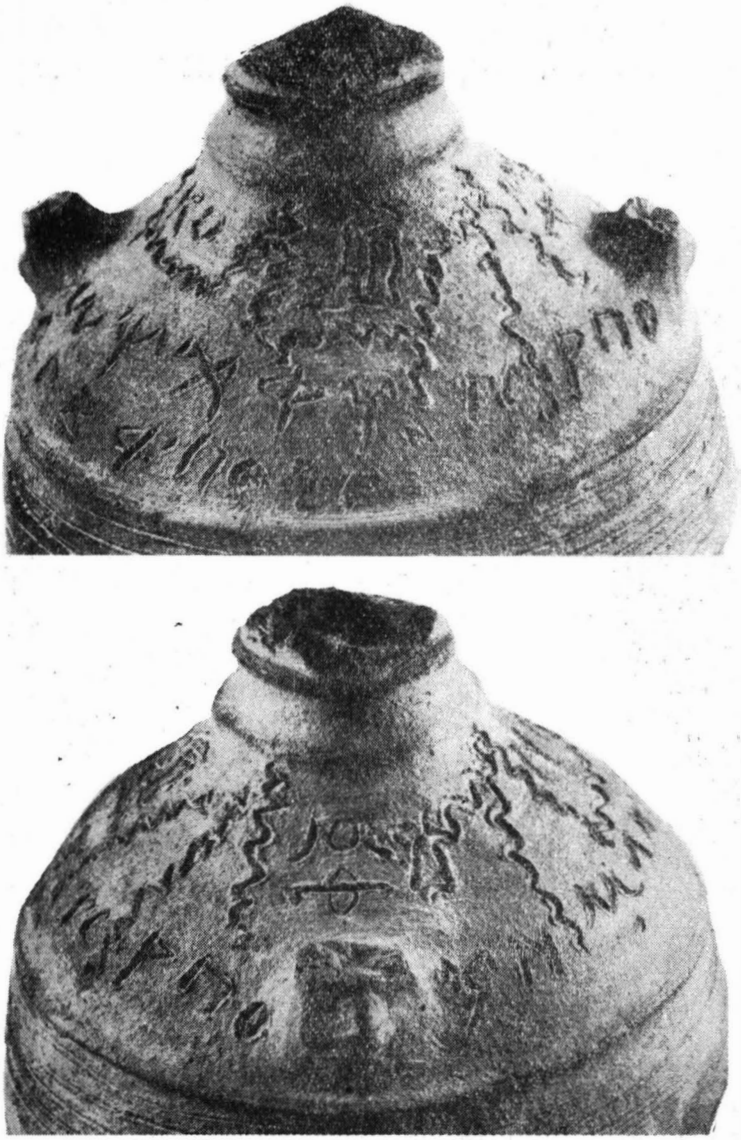

Fig. 3. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

Mais, à part les considérations d'ordre technique-typologique et les nombreuses analogies qui nous ont permis de l'encadrer dans la zone de civilisation préféodale susmentionnée, cette découverte de Capidava s'impose aussi et surtout par son inscription.

Ne nous arrêtons pas à la griffe du potier, appliquée au fond (fig. 7/a—b). La question a été suffisamement débattue par la littérature spécialisée roumaine et étrangère, ce serait inutile d'y revenir, d'autant plus que les formes et les sens symboliques de cette griffe ne sont pas faciles à saisir [11]. Par contre, examinons un peu le décor dans le champ duquel est placée

[5] D. Tudor, *Vase proto-bulgare descoperite în Oltenia*, dans SCIV, II, 1950, p. 140—142.

[6] M. Chişvasi-Comşa, *op. cit.*, p. 70.

[7] K. Horedt, *Ceramica slavă din Transilvania*, dans SCIV, II, 1951, 2, p. 191 et suiv., et la pl. XI, fig. 3—9, mais aucune des jarres y figurant ne sont munies d'anses.

[8] M. Comşa, *Contribuţii la cunoaşterea culturii străromâne în lumina săpăturilor de la Bucov (Ploieşti)*, dans SCIV, X, 1959, 1, p. 81 et suiv., et notamment la fig. 6 (1, 4, 6—8). Cf., idem, *Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX. und X. Jh. im Lichte der archäologischen Forschungen*, dans « Dacia », N. S., IV, 1960, p. 399, fig. 1, 6.

[9] I. Nestor, *Arheologia perioadei de trecere la feudalism*, dans « Studii », XV, 1962, p. 1435—1437; E. Zaharia, *op. cit.*, p. 151 et suiv.

[10] E. Zaharia, *op. cit.*, *loc. cit.*

[11] V. la bibliographie de Petre Diaconu, dans *Capidava*, I, Bucarest, 1958, p. 215—226, et M. Comşa, *Cu privire la semnificaţia mărcilor de olar din epoca feudală timpurie*, dans SCIV, XII, 1961, 2, p. 291—305.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

l'inscription en langue grecque. Celle-ci a été réalisée dans la pâte crue, avant la cuisson, au moyen d'un instrument pointu (fig. 3/a—b ; fig. 4/a—b et fig. 5).

Le dessin composé de lignes légèrement ondulées réalise dans l'ensemble une croix. Une autre ligne, également un peu ondulée, court dans les intervalles compris entre les bras de la croix. Considéré de haut en bas (fig. 6), le dessin offre l'image d'une croix à quatre bras et trois rayons. L'inscription chrétienne, ainsi que ce qu'on nomme les « bottes » sont gravées dans les champs ménagés par les bras de la croix.

Le champ de l'inscription occupe toute la partie supérieure de l'épaule, depuis la base du col — qui garde encore deux cannelures — jusqu'à la première bande de la panse. L'épigraphe comporte deux parties : la première, supérieure, est placée juste sous le col ; la seconde partie, celle que nous appellerons inférieure, occupe une place plus grande.

En haut donc, on remarque plusieurs groupes de lettres — apparemment des cryptogrammes (?) — disposées comme suit :

a) au-dessous de l'une des deux manches, dans un premier registre délimité à droite et à gauche par des lignes ondulées, on lit deux lettres, placées l'une au-dessous de l'autre : *M* θ (fig. 3/b). A la hauteur de la lettre *M*, à droite, il y a un ∧ couché, la pointe vers la gauche ; une haste verticale, à droite, longue de plus de 3 cm, semble compléter un *P* avec la boucle tournée vers la gauche [12]. La présence ici de ce signe est difficile à interpréter, cependant, comme nous le verrons ci-après, il y a quand même quelques chances de pouvoir en fournir une explication ;

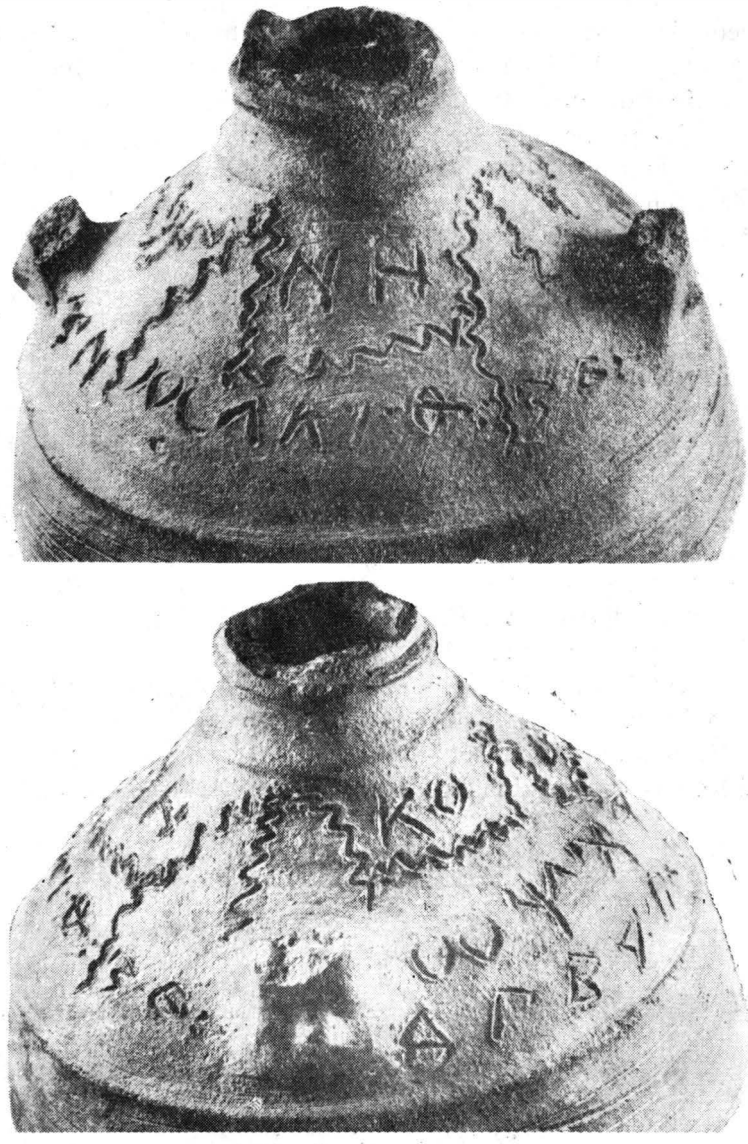

Fig. 4. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

b) en faisant tourner le vase de droite à gauche, au milieu de l'intervalle qui sépare les deux manches, encadrées dans un second registre similaire au premier il y a deux nouvelles lettres, cette fois-ci écrites l'une après l'autre : *N H* (fig. 4/a) ;

[12] Notons ici également l'opinion de P. Diaconu, qui interprète ce signe comme étant la lettre α (alfa).

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

c) si l'on continue la rotation dans le même sens, juste après l'anse à console, on découvre dans un troisième cadre pareil aux deux premiers les lettres *K O* (fig. 4/b) ;

d) enfin, à mi-chemin entre les anses, du côté diamétralement opposé au groupe des lettres *NH*, il y a un ornement qui, à première vue semble bizarre, indéfinissable. Il rappelle deux bottes ou même deux pieds humains (fig. 3/a). Ce signe, appelé le chrisme, ressemble à celui identifié sur les murs de l'une des petites églises de Murfatlar [13], ainsi qu'à certaines marques de potier relevées à Dinogetia [14].

La partie inférieure de l'inscription (fig. 3, 4, 5) est située en-dessous des lettres gravées dans les registres délimités par des groupes de trois lignes, partant d'un point commun placé en haut pour se répandre en ondulant sur l'épaule du vase. Ce fragment reproduit dans sa majeure partie l'alphabet grec, d'une manière assez exacte. Intéressant et en même temps étrange à remarquer ici c'est que l'ordre normal de la succession alphabétique des lettres a été renversé ; l'Ω tient la première place et l'*A* la dernière. Cette écriture renversée commence à la base de l'une des anses à console et continue vers la droite, suivant le sens de la lente rotation de la tour à main. D'abord plus grandes, les lettres vont en descendant légèrement et diminuant de plus en plus vers l'autre anse. A la hauteur de celle-ci, juste après la lettre *O* leur suite s'interromp, pour reprendre au-delà de l'anse à environ deux ou trois centimètres plus haut, au-dessus de la bande supérieure qui décore la panse du vase. Une seconde interruption apparaît le tour du vase une fois bouclé, c'est-à-dire à la hauteur de la première anse, à savoir entre les lettres *E* et Δ. Les derniers signes de l'inscription, en fait les quatre premières lettres de l'alphabet grec, sont gravées sur une deuxième ligne. Donc les lettres Δ Γ *B*, *A* de la seconde ligne sont le pendant du groupe ωψχ de la ligne supérieure (fig. 4/b).

Après la lettre *A*, une sorte de virgule gravée plus haut, surmontant un point, sépare complètement cet alphabet grec écrit en sens inverse de la signature en caractères un peu plus petits qui appartiennent sans nul doute au potier, appelé Πετρε (fig. 1/a ; 2/b ; 3/a ; 5). Donc, si les lettres de l'alphabet se sont suite dans une succession inverse, selon le sens de rotation

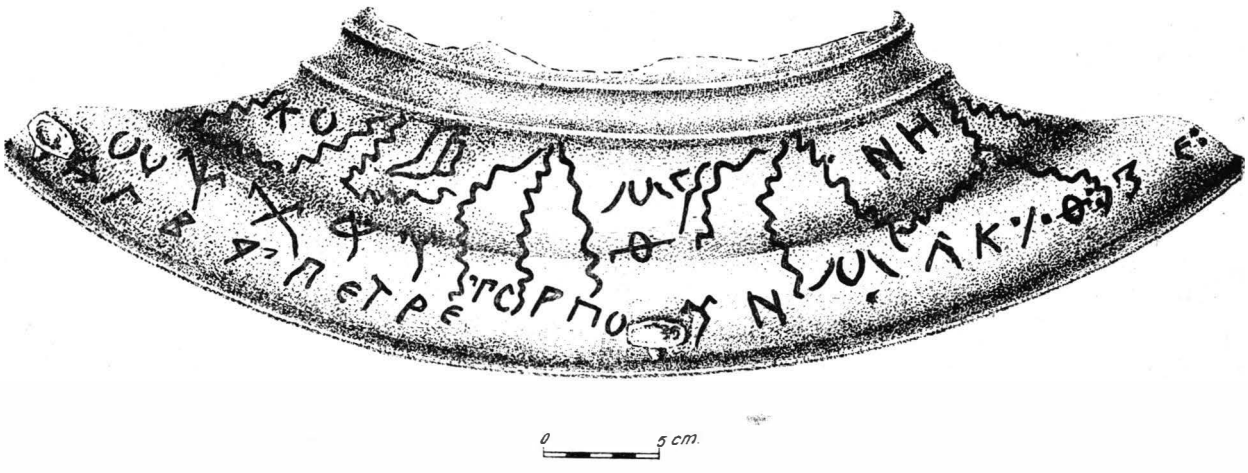

Fig. 5. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

[13] I. Barnea, *Les monuments rupestres de Basarabi en Dobroudja*, dans les « Cahiers archéologiques », XIII, Paris, 1962, la fig. de la p. 193 ; idem, dans « Dacia », N. S., VI, 1962, p. 298, fig. 4/1. A la p. 297 de cet article, I. Barnea avance l'hypothèse que la botte représenterait le visage humain, plus difficile à reproduire.

[14] V. M. Comşa, dans *Dinogetia*, *op. cit.*, p. 211, fig. 135/38—41.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

de la tour à potier le nom *Petre* a été écrit dans le sens normal, sans doute après que la tour eût cessé de tourner.

Afin de compléter la série des remarques suscitées par la graphie de l'inscription, ajoutons-y une autre particularité. La lettre *I*, un peu au-dessus de sa mi-hauteur, s'accompagne de chaque côté d'un point, gravés toujours avec un instrument pointu. Ensuite, une première fois après la lettre Θ et une seconde fois après l'*E*, deux points sont piqués, identiques au signe orthographique en usage de nos jours. C'est un fait connu que dans la paléographie grecque les points marquent l'intervalle entre les mots [15]. Dans notre cas, leur présence s'expliquerait par une généralisation due à l'ignorance du maître-potier. Celui-ci a sans doute appris à l'écrire plutôt dans quelque atelier à mouler des vases que dans l'un des écoles citadines ou monacales des centres méridionaux plus proches du rayonnement de la culture byzantine. Au cas où l'hypothèse fondée sur l'ignorance du potier serait infirmée, ces points pourraient prendre une signification spéciale, se rattachant aux pratiques religieuses ou occultes de l'époque.

C'est une apparition pour le moins étrange que cette inscription dans son ensemble. Elle s'inscrit dans la gamme des découvertes archéologiques et épigraphiques d'une valeur incontestable en ce qui concerne la diffusion de l'écriture et de l'instruction dans la vaste zone du Bas-Danube. Les témoignages d'écriture grecque, runique et cyrillique ou les alphabétiformes employés dans les centres de la civilisation balkano-danubienne des VIIIe—IXe siècles sont assez fréquents. Les signes graphiques alphabétiformes, ainsi que ceux avec une certaine signification artisanale ou magique-religieuse abondent au nord du Danube, faisant preuve d'une grande variété de formes et de caractères — comme les établissements bien connus de Bucov [16], Dridu[17], Sucidava (Celei) [18], Căscioarele [19], Tîrgşor [20], etc., l'attestent. Ils sont d'autant plus nombreux au sud du fleuve, à Dinogetia [21], Capidava [22], Poarta Albă [23], Castelu [24], Murfatlar [25]. Mais sur la rive droite du fleuve nous avons affaire non seulement à de simples caractères graphiques

[15] Cette affirmation est entièrement fondée sur les précisions fournies par Petre Ş. Năsturel, maître de recherches à l'Institut d'études sud-est européennes, dont l'aide pour le côté paléographique de la question m'a été très utile — ce dont je le remercie infiniment. La pratique d'accompagner l'iota de deux points placés de manière à l'encadrer de chaque côté était en usage au IXe—Xe siècle et les monuments épigraphiques datés du premier Empire bulgare l'attestent (v. par exemple V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, tableau XXII. A retenir aussi que les inscriptions cyrilliques et les runes de Murfatlar usent de la même pratique de séparer les lettres par deux points (v. I. Barnea, *op. cit.*, p. 203, fig. 22).

[16] M. Comşa, *Cu privire la semnificaţia mărcilor de olar* ..., avec de nombreuses références au problème que nous abordons ici ; idem, *Contribuţii la cunoaşterea culturii străromâne* ..., p. 81—99 ; *Istoria României*, II, 1962, p. 184—185, fig. 60 ; idem, *Die bulgarische Herrschaft* ..., *passim*.

[17] Eugenia Zaharia, *op. cit.*, 86, pl. XXVI, 1, 4, 6.

[18] D. Tudor, *Sucidava*, I, dans « Dacia », V—VI, 1935—1936, p. 419, fig. 19/3—4.

[19] B. Mitrea, *Două tuburi dintr-o conductă de apă din epoca feudală-timpurie descoperite la Căscioarele*, dans SCIV, XI, 1960, 2, p. 435 et suiv.

[20] N. Constantinescu, *În legătură cu o siglă de pe un vas din specia prefeudală de la Tîrgşor*, dans SCIV, IX, 1958, 2, p. 464, fig. 2.

[21] Gh. Ştefan et collab., *Săpăturile de la Garvăn* (*Dinogetia*), dans SCIV, II, 1951, 1, p. 30 ; I. Barnea, *Amforele feudale de la Dinogetia*, dans SCIV, V, 1954, 3—4, p. 518 ; M. Comşa, *Cîteva date* ..., p. 13, réfute l'hypothèse plus ancienne selon laquelle les signes d'une amphore de Dinogetia du Xe siècle seraient des signes cyrilliques ; l'auteur pense qu'il s'agit plutôt d'une inscription runique proto-bulgare ; M. Comşa, *Dinogetia*, I, *op. cit.*, p. 201, fig. 130.

[22] Des relations fournies par R. Florescu nous apprennent que des fouilles plus anciennes ont amené la découverte de fragments céramiques portant différents signes graphiques.

[23] Eug. Comşa, *Două ulcioare din epoca feudală timpurie descoperite la Poarta Albă*, dans SCIV, XII, 1961, 1, p. 109, fig. 1—b.

[24] M. Comşa, A. Rădulescu et N. Harţuchi, *Necropola de incineraţie de la Castelu*, dans « Materiale », VIII, 1962, p. 657, fig. 8 ; A. Rădulescu et N. Harţuchi, *Cimitirul feudal timpuriu de la Castelu*, Constanţa, 1967, pl. XXX.

[25] I. Barnea et V. Bilciurescu, *Şantierul arheologic Basarabi* (*Constanţa*), avec une annexe de D. P. Bogdan, dans « Materiale », VI, 1956, p. 541—566 ; D. P. Bogdan, *Grafitele de la Basarabi*, dans « Analele Univ. Bucureşti », série des Sciences sociales, Histoire, IX, 1960, 16, p. 31—41 ; I. Barnea, *Les monuments rupestres* ... *passim* ; Gh. Mihăilă, *Inscripţii slave vechi de la Basarabi* (*Dobrogea*), dans « Studii şi cercetări lingvistice », XV, 1964, 1, p. 39—48. V. aussi P. Diaconu et P. Ş. Năsturel, *Cîteva observaţii în legătură cu complexul arheologic de la Murfatlar*, dans « Mitropolia Olteniei », XX, 1968, 11—12, p. 937—946. La version française de cet article est parue dans « Dacia », N. S., XIII, 1969.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

isolés, mais à de véritables inscriptions, riches en contenu. A celles-ci on pourra sans doute ajouter les textes nombreux, plus ou moins longs, découverts depuis longtemps ou tout récemment en Bulgarie, Yougoslavie, Moravie, etc.

La portée de ce document de Capidava — pièce vraiment unique — est d'autant plus grande qu'elle remonte aux commencements de la haute époque féodale, ce qui est particulièrement significatif por le processus d'ethnogenèse qui venait de s'achever également dans cette région de notre pays.

Nous avons déja parlé du fait que par ses particularités d'ordre morphologique, typologique et technique (composition de la pâte, etc.), le vase de Capidava se rattache à la zone de civilisation proto-roumaine dite de Dridu (ou balkano-danubienne). Mais ces mêmes particularités, complétées par des détails tels que les consoles rectangulaires à la base des manches, l'aspect paléographique du texte et le chrisme en forme de botte, sont également des arguments majeurs en faveur de la datation de cette pièce au Xe siècle — peut être même dans la seconde moitié de ce siècle. Bon nombre d'analogies peuvent être invoquées à l'appui de cette thèse, mais bornons-nous de citer seulement deux parmi les plus connues, l'une de Dridu [26] et l'autre de Capidava même, avec ses découvertes plus anciennes [27].

Cependant le grand intérêt de cette pièce réside surtout dans l'inscription en caractères grecs. Considérons-la dans son ensemble, avant de nous occuper de quelques-uns de ses traits particuliers [28]. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les quatre registres placés à la base du col et délimités par des bouquets de trois lignes ondulées descendant sur l'épaule. Chaque registre est fermé en bas par une autre ligne, horizontale et zigzaguée. Laissons de côté le chrisme en forme de bottes ou de pieds humains, qui se trouve dans une position centrale sur le col et l'épaule du vase, pour fixer notre attention sur les lettres encloses dans les autres registres.

Tous les signes et les lettres que nous examinerons attestent dans leur ensemble le caractère chrétien du vase. Mais ce caractère est tout d'abord et indubitablement attesté par les deux lettres du premier registre, disposées l'une sous l'autre : *M*Θ dont la lecture est : *M*(ετὲρ) Θ(εοῦ).

Les groupes des deux registres suivants, c'est-à-dire les lettres *NH* et *KO*, offrent certaines difficultés d'interprétation. Prises séparément, ces lettres ne semblent pas avoir un sens clair. Elles nous porteraient à croire qu'il s'agit d'une écriture cryptographique, peut-être liée à certains symboles magiques-religieux. Mais si on les prenait dans leur ensemble — chose qui semble s'imposer du reste —, c'est-à-dire en réunissant les deux groupes en un seul mot, cela donnerait *NHKO*. Le mot ainsi complété apparaît comme une forme corrompue de *NHKA* = Victoire. Il faudrait compter en ce cas une double faute du potier, dont l'instruction était plutôt lacunaire — ce qui n'aurait rien que de très naturel dans cette zone périphérique de l'influence byzantine. Il y a d'abord la confusion entre les lettres *H* et *I*, voyelles à valeurs

[26] Eugenia Zaharia, *op. cit.*, p. 41, 86 et 191, pl. XXVI/1.

[27] Gr. Florescu, R. Florescu, P. Diaconu, *op. cit.*, p. 170, fig. 99.

[28] Il convient de souligner en ce qui concerne la zone roumaine du Danube d'importants documents épigraphiques de l'époque qui nous occupe ici ; cf. V. Thompson, *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy Szent Miklos* (*Hongrie*), dans « Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Historische Filologische Meddele », cser. I, 1,Copenhague, 1917, p. 27. La bibliographie plus récente de ce trésor chez N. Mavrodinov, *Le trésor proto-bulgare de Nagyszentmiklós*, dans « ArchHung », XXIX, Budapest, 1943. La Bulgarie offre également des inscriptions de la même époque, cf. H. und K. Skorpil, *Altbulgarische Inschriften*, dans AEM, XIX, 2, Vienne, 2, 1896, p. 238—239; Iv. Venedikov, Sofia, 1946, p. 148, fig. 53.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

phonétiques rapprochées — sinon identiques à cette époque — et prêtant donc aux substitutions [29].

Ce serait là une première preuve et un premier argument pour l'interprétation du mot en question. Il convient d'ailleurs de noter l'absence de la voyelle *H* dans la succession des lettres composant l'alphabet grec, notre inscription ne comportant que 23 lettres au lieu des

Fig. 6. — Vase en céramique portant une inscription en caractère grecs, découvert à Capidava.

vinqt-quatre requises. Cette omission ne saurait être attribuée à l'ignorance du signataire du texte. La preuve en est que la lettre respective apparaît justement dans le mot que nous discutons, même si cette apparition est le fruit d'une erreur. Son omission s'explique par le fait qu'il était indifférent à l'auteur d'écrire H ou I — les deux signes ayant dans son esprit des valeurs phonétiques égales. Le potier connaissait l'alphabet grec, mais il conservait dans son esprit les sons de sa propre langue. Peut-être aussi que, plus ou moins sciemment, il aura adapté l'alphabet grec à son langage courant. De toute façon, il est évident que celui qui a rédigé le texte n'était pas Grec.

La seconde erreur relevée dans le mot *NHKO* est l'emploi de l'*O* à la place d'un *A*, faute qu'on peut toujours considérer comme une confusion due à la phonétique locale, qui une fois de plus s'écarte de celle grecque. Elle est peut-être un autre effet de l'adaptation de

[29] Fait pleinement attesté par les croix de Păcuiul lui Soare, où la lettre *I* est constamment remplacée par la lettre *H* (inf. Petre Diaconu). Selon l'opinion du professeur I. Coman de la Faculté de Théologie de Bucarest, *NAKO* serait la première personne de l'indicatif présent.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

l'alphabet grec au parler autochtone. Nous ne prétendons pas l'affirmer catégoriquement, notre seul désir étant d'avancer une hypothèse qui nous semble plausible. En effet, la réunion des deux groupes de lettres susmentionnées donne le mot *NHKA*, terme fréquemment utilisé dans la pratique religieuse de l'époque et qu'on retrouve sur les monuments et les édifices de l'époque, ainsi que sur les monnaies, les croix et autres objets.

Mais l'apport le plus important de ce document est celui d'ordre historique et philologique-onomastique fourni par la dernière partie de l'inscription, l'anthroponyme *Petre*. C'est sans doute le nom du potier ; il aura appris l'écriture dans l'un des centres artisanaux du temps, fait que ne saurait surprendre outre mesure à une époque où l'influence byzantine était si puissante en Dobroudja [30].

La position de ce nom, telle que sa graphie l'indique, pourrait varier selon son appartenance à l'une ou à l'autre langue. Etant donné que l'inscription est rédigée en caractères grecs, on serait enclin de croire que l'écrivain était lui même un Grec. Dans ce cas, la forme πέτρε serait le vocatif de Πέτρος-οῦ. Mas une question légitime se poserait alors : pour quelle raison le signataire aurait-il usé du vocatif ? Nous sommes en présence d'une inscription à caractère religieux et laïque tout à la fois. L'anthroponyme qu'on yrelève n'est rien moins qu'une invocation et il ne se rattache d'aucune manière au texte des registres supérieurs, de caractère visiblement chrétien. La position du nom, telle qu'elle nous apparaît à la fin de l'inscription, est bien celle d'une signature courante, et — dans notre cas — sans patronymique. Comme de, juste, cette signature est au nominatif. Il n'y a, du reste, aucun exemple, jusqu'à présent, de signature au vocatif. Donc, si l'artisan avait été Grec, il aurait su signer correctement, au nominatif. Est-ce que les fautes d'écriture que nous venons de signaler ne plaident-elles pas pour une appartenance ethnique non grecque de l'artisan *Petre* ?

D'autre part, on pourrait admettre l'origine sud-slave ou bulgare de celui-ci, compte tenu surtout de ce que nous sommes à l'époque où le premier Empire bulgare avait manifesté son autorité dans ces contrées également [31]. Mais dans ce cas il se serait servi plutôt peut-être de la langue slave et de l'écriture cyrillique, répandue à l'époque. De toute façon, un artisan slavo-bulgare ou slave tout pur, même si de formation culturelle grecque et quelque sérieuses fussent ses carences dans le domaine de l'écriture grecque, aurait signé *Petăr* ou *Piotr*. Il faut exclure donc cette possibilité et tourner notre raisonnement vers une nouvelle direction, historique et philologique.

Les destinées de la Dobroudja au Xe—XIe siècle ont été en rapport étroit d'abord avec l'évolution tumultueuse du premier Empire bulgare et ensuite, après l'an 971, avec les Byzantins de retour aux bouches du Danube sous Jean Tzimiskès. Le tableau historique de la province s'explique par un fécond processus économique et social, caractéristique pour l'étape de cristallisation des relations féodales que cette zone géographique a également connue. La composition ethnique de cette zone de civilisation préféodale doit compter elle aussi dans le jugement porté sur les conditions sociales, économiques et politiques de son développement après l'arrivée des Bulgares et jusqu'aux migrations des Petchénègues, des Ouzes et des Coumans. Ces conditions, fréquemment précaires, s'amélioraient parfois selon l'effort que les forces locales pouvaient fournir pour la défense de leur territoire, déterminant de la sorte une évolution historique un peu plus normale.

[30] *Istoria României*, II, p. 10—13.

[31] Al. Grecu (P. P. Panaitescu), *Bulgaria în nordul Dunării în veacurile al IX—X-lea* dans SCIM, I, 1950, 1, p. 223—236 ; M. Chişvasi-Comşa, *Cîteva date arheologice ...*, p. 69 et suiv. ; *Istoria României*, II, p. 48—49.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

L'hétérogénéité de la population de la Dobroudja à cette époque est illustrée par une gamme de plus en plus variée de découvertes archéologiques à profondes implications scientifiques et confirmée aussi par d'importantes sources littéraires du temps. Les chroniques byzantines parlent de ces ἐγχωριοὶ [32] — terme par lequel il faut entendre la population locale de tradition romaine [33], mêlée, naturellement, à d'éléments établis sur les lieux après le VIIe siècle et en partie assimilés. Roumains, Slaves, Bulgares, Petchénègues et même Goths — comme

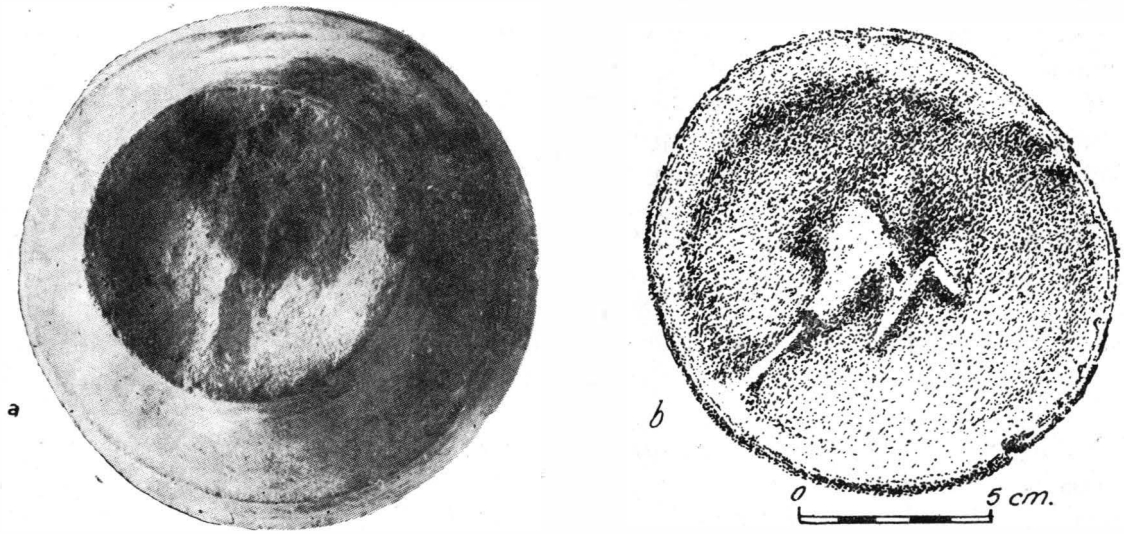

Fig. 7. — Vase en céramique portant une inscription en caractères grecs, découvert à Capidava.

on l'a admis ces derniers temps [34] — cohabitaient plus ou moins amicalement dans cet étroit cadre géographique. Michel Attaliatès, relatant dans sa chronique des aspects se rapportant à certains endroits fortifiés construits en Dobroudja à l'époque de la domination byzantine — au XIe siècle notamment — affirme que les villes étaient « grandes et nombreuses » et « habitées d'une population parlant toutes les langues ». Ces remarques sont sans doute également valables pour la période antérieure. Il y a donc confirmation de l'aspect bariolé de la population locale, de diverses origines ethniques et parlant, naturellement, différentes langues.

Nous sommes à l'époque où le processus de la formation de la langue et du peuple roumain était en train de s'achever dans la zone carpato-danubienne et où l'élément proto-roumain occupait déjà une grande partie du futur territoire des Etats féodaux roumains. Il était naturel dans ces conditions que la Dobroudja eût constitué une zone adjacente normale d'habitat pour une grande enclave roumaine. Aussi, rien d'impossible à ce que — à cette époque comme d'ailleurs aux siècles suivants — la plupart des établissements de l'endroit, ceux longeant le Danube en tout premier lieu et ceux de l'intérieur également, loin vers la mer Noire, eussent appartenu aux Roumains en exclusivité [35]. C'est dans ce cadre historique et géographique, de prégnant coloris roumain, que se place l'établissement proto-roumain du *limes* danubien, cette Capidava gète d'abord, romaine ensuite. La découverte du vase à inscription en carac-

[32] M. Attaleites, *Historia*, p. 204 ; *Istoria României*, II, p. 50.

[33] A propos de la présence d'une population romane au Bas-Danube au IXe siècle, v. aussi E. Lozovan, *Byzance et la romanité scytique*, dans *Geschichte der Hunnen* (rédacteur Franz Altheim), Berlin, 1960, p. 207, note 33.

[34] P. Diaconu, et P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, *passim*.

[35] C. C. Giurescu, *Ştiri despre populaţia românească a Dobrogei în hărţi medievale şi moderne*, Constantza, 1965, *passim* — surtout les deux planches reproduisant la position des divers villages roumains de la Dobroudja.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

tères grecs dans ce milieu historique important offre des prémisses suffisantes pour l'étude de l'anthroponyme en question, partant d'une position appropriée au milieu ambiant et en fonction des caractéristiques ethniques de l'endroit.

Ce nominatif Πετρε, normal et d'une consonnance spécifique pour la phonétique de la langue roumaine (tant archaïque que moderne), associé à la composante ethnique qui a concouru dans une grande mesure à l'édification de l'histoire de cette région — ces Proto-Roumains mentionnés par les sources littéraires et attestés par celles archéologiques — tout, enfin, plaiderait en faveur de l'hypothèse que nous sommes en présence d'un très ancien témoignage de langue roumaine. Un raisonnement étymologique élémentaire nous conduirait vers la même conclusion. En effet, le latin *Pietrus* ou *Petrus* devient dans l'actuelle langue roumaine *Petru* ; la forme *Petre*, notamment en usage dans le parler roumain de l'est de la Valachie, est d'influence slave. Que la même forme fût également en usage en Dobroudja est une chose avérée, ne réclamant pas d'amples explications : il s'agit de l'identité ethnique des deux rives du fleuve [36].

Nous avançons, sans doute, cette hypothèse avec toute la prudence et les réserves recquises, justement à cause de l'inédit et de la valeur inattendue du document en question.

Si l'on admet que l'artisan qui a modelé le vase et gravé son inscription était Roumain, il s'ensuit que les Roumains avant l'adoption de l'écriture cyrillique, ont employé l'alphabet grec et subi l'influence de la culture grecque. Le fait s'atteste d'une base historique-documentaire.

L'inscription si claire de ce vase, aussi bien que celle de Sînnicolaul Mare [37] et les nombreux caractères alphabétiques grecs relevés sur différents objets nous permettent d'affirmer les fréquénce des inscriptions grecques et des signes alphabétiformes greces — souvent mêlés du reste à d'autres caractères : runiques d'époque tardive, cyrilliques et, peut-être, même latins [38]. Quoiqu'il en soit, l'écriture grecque connaissait un large usage dans nos régions aux IXe, X^{e} et XIe siècles. N'oublions pas que la langue et les caractères grecs étaient employés même pour les inscriptions « royales » du premier Empire bulgare. Compte tenu de cette situation, il est facile de comprendre que les Proto-Roumains aient utilisé les mêmes caractères. Et c'était tout naturel qu'après la chute de l'Empire romain de l'Occident la population carpato- et ponto-danubienne, romanisée ou en voie de romanisation, ait maintenu et resserré même ses rapports avec Constantinople. Ces liens étaient appelés à se développer au cours des siècles, surtout sur le terrain religieux.

Il est donc explicable que dans ce climat les personnes qui apprenaient à écrire, soit en fréquentant les centres urbains [39] doués d'une activité artisanale plus ou moins vive, soit dans le cadre des établissements religieux (celui de Murfatlar, par exemple), eussent appris

[36] Le professeur G. Ivănescu, de la Base de l'Académie roumaine de Craiova, a contribué à la confirmation de cette hypothèse, fournissant à l'occasion de la Conférence Nationale d'Archéologie, dont les travaux se sont déroulés dans cette ville les 17—21 décembre 1969, d'amples et compétentes informations à ce sujet.

[37] Cf. ci-dessus, note 28.

[38] Cf. ci-dessus, notes 14—20.

[39] Petre Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, dans « Dacia », N. S., VI, 1962, p. 317—335, s'occupant entre autres de la localisation des événements relatés par le célèbre *toparque* grec, tire la conclusion que la résidence de celui-ci devait être à Capidava. Le fonctionnaire byzantin résidant à Capidava, Grec d'origine, mentionne dans ses notes que la population de l'endroit (c'est-à-dire les autochtones) avait des coutumes similaires à celles des habitants du nord du Danube. Il s'ensuit donc qu'à la fin du Xe siècle Capidava était peuplée d'une population autochtone et soumise à l'autorité byzantine. Dans cette conjoncture, il est plus vraisemblable que les autochtones eussent appris à écrire en caractères grecs. Naturellement, par « population autochtone de Capidava » nous entendons, de même que Petre Diaconu, un mélange ethnique, où le rôle principal était tenu par les Roumains. Le caractère hétérogène de la population autochtone de Capidava au Xe siècle est démontré par la nature même des lettres utilisées pour les inscriptions de l'époque ; v. en ce sens Petre Diaconu et P. Ş. Năsturel qui publient dans « Dacia » N. S., XIII, 1969, une inscription en runes gravée sur la courbure d'un vase de la seconde moitié du Xe siècle, découvert à Capidava en 1956.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

les caractères de l'alphabet grec, avant de connaître ceux de provenance étrangère. Il convient donc d'admettre que l'écriture et l'influence de la culture gréco-byzantine aient précédé la culture sud-slave et l'écriture cyrillique dans les territoires de notre actuelle patrie. Que plus tard, se développant parallèlement, l'influence cyrillique gagnera du terrain en finissant par évincer l'autre, ceci est un autre aspect de notre évolution culturelle.

En même temps, il nous faut souligner que les Roumains n'ont jamais cessé d'écrire, malgré les vicissitudes historiques et les influences extérieures. L'écriture a été introduite dans ces parages dès l'époque de la domination romaine, comme le prouve la forme roumaine du verbe écrire : *a scrie*, d'authentique origine latine (*scribo*). Depuis le IIe siècle de n.è., ce mot restera sans cesse vivant et d'usage général dans cette zone, justement parce qu'il désigne une activité élevée — activité propre à un peuple bénéficiant d'un héritage culturel supérieur. Latine, grecque, cyrillique ou autre — l'écriture a été pratiquée dans nos contrées sans interruption. Le cas dont nous venons de nous occuper l'atteste par une inscription en caractères grecs. Mais son importance réside notamment dans le fait qu'il s'agit d'un document à larges implications de langue roumaine, comme le nom *Petre* le prouve, ainsi que les aspects phonétiques de la formule chrétienne gravée sur le col du vase. Prises dans leur ensemble, ces données pourraient faire l'objet d'importantes considérations d'ordre philologique. Somme toute, après la fameuse formule *torna, torna, fratre*, l'inscription de Capidava est, dans l'ordre chronologique, le deuxième témoignage de langue romane ou proto-roumaine fourni par la zone balkano-danubienne.

Gravée sur un vase en céramique de culte chrétien, qui était peut-être destiné au service liturgique de cette basilique dont l'existence se dessine de plus en plus nettement grâce aux fouilles effectuées ces derniers temps dans l'angle nord-est de la cité de Capidava, l'inscription ouvre de nouveaux horizons non seulement à l'histoire du thème (duché) de *Paristrion* ou *Paradunavon*, où la Dobroudja actuelle était englobée, mais pour l'histoire toute entière de notre pays. Si les recherches à venir pourront vérifier et confirmer sans l'ombre d'un doute que le signataire de cette inscription était vraiment un Proto-Roumain, ceci jettera un jour nouveau sur le passé culturel de notre peuple, et tout particulièrement sur l'époque marquée par le nom du potier *Petre* de Capidava.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro